

cœur un coup si violent. Rosita avait ajouté que sa maîtresse lui avait demandé le portrait d'Horace et qu'elle l'avait vue couvrir la photographie de larmes, puis renfermer l'image avec soin dans sa cassette où Anita avait coutume de la serrer. Il y avait là, pour don Alexandre, un doute qui l'obsédait et qu'il s'efforçait vainement d'éclaircir. Pourquoi conserver avec un soin si jaloux le portrait de celui qu'on se décide à ne plus revoir ? Le duc se fit une fois de plus raconter par Rosita tout ce qui s'était passé. Il savait qu'Anita avait accompagné Virginie, qu'elle était revenue tout agitée. Mais c'est tout ce qu'il put apprendre de la soubrette.

— Je verrai demain Horace, dit-il enfin, et il reomba dans sa rêverie.

Mais le lendemain et le surlendemain, la maladie d'Anita prit un caractère encore plus alarmant. Don Alexandre, uniquement livré à ses angoisses, entièrement occupé des soins à donner à sa fille, fut obligé d'ajourner la réalisation de son projet. Anita s'éteignait. Les médecins, consternés, avouaient qu'il ne leur restait plus que l'espoir d'un miracle et qu'ils devaient se remettre à la miséricorde divine.

Virginie, qui venait voir tous les jours son amie, entra dans la chambre de la malade au moment même où le duc venait d'entendre cet arrêt. Don Alexandre, écrasé, comprimait son cœur de ses deux mains, comme le blessé à la gonie qui sent son existence s'en aller par la plaie saignante. Il était muet, livide, tremblant. Son regard éfaré s'arrêta sur Virginie.

— La demoiselle se meurt ! dit Rosita d'une voix à peine intelligible.

Virginie eut un cri de douleur. Elle s'élança vers le lit et, tressaillant de tout son corps, elle s'inclina sur la mourante. Anita avait ouvert les yeux comme au sortir d'un long sommeil. Elle adressa un faible sourire plein de tristesse à celle qui restait pour elle la sœur d'Horace ; ses lèvres, jusqu'alors serrées, se détachèrent, mais elle était incapable de dire une parole ; un souf-
fle s'échappa de sa bouche restée entr'ouverte ; sa main chercha celle de son amie. Virginie la prit et y imprima un long baiser.

— Monsieur le duc, dit-elle en se relevant, il n'y a qu'un seul moyen de sauver Anita.

— La sauver ! s'écria don Alexandre ; oh ! parlez ! parlez ! je vous en supplie, je donnerai tout pour l'arracher à la mort !

Un des médecins se rapprocha.

— Je crains, fit-il tout bas, que la señorita ne nous soit enlevée avant le soir.

Mais le duc ne l'entendit point. Comme le naufragé se cramponne au débris de navire qui l'emporte, il cherchait le suprême salut de sa fille et le sien dans la parole qu'avait prononcée Virginie.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix haletante, si vous connaissez un remède à ce malheur, oh ! je vous en conjure, ne tardez point à nous l'indiquer.

— Il s'agit d'une confidence, répartit la jeune fille, mais elle est de telle nature que vous seul, monsieur le duc, pouvez l'entendre.

Don Alexandre eut un geste d'étonnement.

— L'entretien particulier que je désire avoir avec vous, monsieur, reprit Virginie, sera de très courte durée. Mais je le crois urgent, car de votre décision dépendra le salut d'Anita.

Le duc offrit son bras à la jeune fille et la conduisit dans le cabinet attendant où il lui présenta un siège. Il était facile de voir, à la pâleur de don Alexandre, à quelle perplexité il était en proie.

— Monsieur le duc, dit Virginie lorsqu'elle fut assise et tandis que don Alexandre se tenait debout à quelques pas d'elle, je n'ai qu'une seule crainte, c'est que vous ne puissiez accepter mon moyen de rendre la santé à votre fille.

— Ce moyen, je l'accepte d'avance, quel qu'il puisse être. Il n'y a rien au monde que je ne sois prêt à sacrifier...

— Vous n'ignorez pas que la maladie d'Anita n'a point d'autre cause que le chagrin de perdre Horace...

— Il ne l'aime donc point ?

— Il l'adore, et lui-même souffre le martyr.

— Mais alors, quels motifs peuvent-ils avoir l'un et l'autre de se fuir ? N'ai-je pas accordé à votre frère, mademoiselle, la main de ma fille, et

ne lui ai-je pas dit combien je serais heureux de devancer, s'il le faut, le jour fixé pour cette union, qui doit combler tous nos vœux.

— Ce mariage est impossible, monsieur le duc, à moins de renverser des obstacles.

— Des obstacles ? Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

Et le duc, en achevant ces paroles, fixa un regard inquiet sur Virginie.

— Vous rappelez-vous le nom du docteur Michel Herbin ?

Virginie prononça ces mots lentement en les détachant, comme quelqu'un qui sait d'avance l'effet qu'il va produire et redoute lui-même le mal qu'il doit faire à celui qui l'écoute.

Le duc avait fait un soubresaut.

— Monsieur, continua Virginie, je n'ai à cœur que le salut de mon amie, et je sais que ce salut est impossible si votre tranquillité personnelle est exposée. Je ne suis pas venue à vous en ennemie.

— Michel Herbin, répéta don Alexandre d'une voix étouffée, Michel Herbin ! Vous savez donc.

Et il se laissa tomber comme une masse dans un fauteuil.

— Monsieur le duc, reprit la jeune fille, je n'ai pas à interroger votre passé ni à le juger. Des circonstances, qu'il serait trop pénible peut-être de vous révéler en ce moment, me l'ont fait connaître en effet. Mais je ne veux m'occuper, encore une fois, que du salut d'Anita. Je vous ai dit que de grands obstacles empêchent son mariage avec Horace ; ces obstacles, elle en a eu connaissance, et c'est parce qu'elle les a crus insurmontables qu'elle se meurt.

— Que faut-il faire pour en triompher ?

— L'entreprise est difficile. Horace, lui-même, quelque profond que soit son amour pour votre fille, ne peut rien contre la fatalité.

Il y eut un instant de silence. Le duc avait croisé ses bras sur sa poitrine. La frayeur se peignait sur ses traits.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, poursuivit Virginie, qu'Horace et moi, nous ne sommes que les enfants adoptifs de sir Richard Stone. Horace n'est pas mon frère, comme je l'avais cru jusqu'à ce jour. Il vient de retrouver son père et celui-ci s'oppose, avec une ténacité inébranlable, à son alliance avec la fille du duc de Balboa.

— Qu'il ne croit pas sans doute assez noble, ni assez riche, interrompit don Alexandre, avec un geste qui trahissait l'orgueil blessé.

— Détrompez-vous, monsieur le duc : si Anita n'avait eu pour père qu'un simple artisan ou un pauvre paysan, je doute que le père d'Horace eût fait la moindre objection à son mariage avec elle.

— Alors, moi seul je suis l'obstacle ?

— Vous seul, monsieur le duc : le père d'Horace n'est autre que le docteur Michel Herbin.

Le duc poussa un cri d'effroi et de rage. Son visage, déjà blême, devint livide comme un cadavre. Un poignard acéré, qui se serait tout à coup enfoncé dans sa poitrine, ne lui aurait pas fait une blessure plus profonde que la révélation subite de Virginie.

— Horace, le fils de Michel Herbin ! balbutia-t-il avec une intonation sourde, ressemblant au rugissement du tigre qui tombe soudainement dans un piège d'où il ne peut s'échapper.

Puis il demeura muet, inerte, sombre, l'intelligence paralysée, des éclairs dans le regard et écrasant ses lèvres de ses dents.

Enfin il s'affaissa sur son siège, laissa tomber sa tête lourdement et couvrit son visage de ses deux mains.

— Ah ! Dieu m'atteint ! dit-il.

Virginie, touchée, considérait, les larmes dans les yeux, ce vieillard aux cheveux blancs, qu'elle ne pouvait haïr, quoiqu'elle ne dût voir en lui que le bourreau de sa mère.

— Je vous l'ai dit, monsieur le duc, fit-elle d'un accent ému, l'obstacle est grand, peut-être insurmontable.

— Insurmontable, répéta-t-il machinalement. Puis, mesurant d'un seul coup d'œil le gouffre où il avait jeté sa fille :

— Que faire ? ajouta-t-il avec désespoir.

— Demander, aujourd'hui même, au docteur Michel Herbin, son consentement au mariage d'Horace avec la fille du duc Alexandre de Balboa.

Le duc sentit que le parquet de la chambre vacillait sous ses pieds.

— C'est impossible ! dit-il en secouant la tête.

— Attendre jusqu'à ce soir, fit la jeune fille, c'est laisser mourir Anita sans vouloir la secourir. Vos médecins ne vous ont-ils pas assuré que l'issue était fatale ?

Les lèvres du duc frissonnèrent comme si elles avaient été agitées par la fièvre.

— Cette démarche serait inutile, dit-il avec mélancolie, elle ne pourrait avoir pour résultat que de m'humilier devant le docteur Herbin, sans le faire changer d'avis.

— Monsieur, vous n'avez pas à demander conseil à votre orgueil, qui serait légitime en toute autre circonstance. Vous avez eu des torts envers le docteur, et son ressentiment contre vous est juste ; mais le repentir, qui trouve grâce devant Dieu, peut aussi désarmer la colère des hommes.

Virginie, en prononçant cette phrase avait gardé une attitude qui enlevait à ses paroles toute intention de reproche. Elle avait dû se faire violence pour laisser comprendre à don Alexandre qu'elle était instruite de tous les événements qui avaient creusé un abîme entre lui et le père d'Horace. Elle n'avait aucune ironie dans les yeux, ni sur les lèvres ; seulement elle regardait profondément le duc avec autant de pitié que de tristesse, et, comme si elle eût craint de l'avoir froissé, elle rougit légèrement. Le duc, à son tour, avait relevé la tête et, fouillant lui-même sa conscience, il avait senti s'éveiller en lui le souvenir de Térésa de Balboa ; il voyait maintenant distinctement l'image de la duchesse, telle qu'il l'avait contemplée la dernière fois, et, affolé par le remords, confondant un instant les traits de la mère et ceux de la fille, quoiqu'il ignorât encore la naissance de Virginie, il n'aperçut plus, dans l'incarnat fugitif de la jeune fille, que la tache rouge, indice de l'empoisonnement. Alors il eut peur, une sorte de démençe envahit son visage et son cerveau, ses yeux s'agrandirent démesurément, il se frappa le front, et, la figure décomposée, il voulut s'élançer au dehors, mais la jeune fille le retint en posant doucement sur son bras une main amicale.

— Le docteur Herbin est bon, dit-elle, l'âge a fait taire dans son cœur la voix de la vengeance ; allez à lui, dites-lui que votre fille se meurt, que lui seul peut la sauver en prononçant un seul mot ; ayez foi en Dieu, et Dieu vous exaucera peut-être, car sa miséricorde est infinie.

Le duc eut un frémissement. Il s'attendait, comme le criminel jeté palpitant sur l'échafaud, à voir s'abattre sur lui le glaive de la justice, et la voix qui lui parlait était celle de la clémence et de la commisération.

— Qui êtes-vous, dit-il avec égarement, vous qui paraissez lire dans mon âme comme dans un livre ouvert ? Vous qui faites parler en moi des souvenirs dont j'avais, pendant tant d'années, étouffé les échos, vous qui venez à moi comme l'ange de la pitié, quand je n'avais plus qu'à attendre celui de la colère ?

— Je suis une amie de votre fille, répondit Virginie avec douceur, une amie de tous ceux qui souffrent, et pour sauver celle qui vous est chère, je viens vous offrir mon aide.

Puis, baissant la voix, avec une sorte de tendresse :

— Je suis une pauvre orpheline, ajouta-t-elle, qui prie pour sa mère et pour ceux dont elle n'avait pas mérité l'inimitié. Je ne viens pas vous accuser de la mort de la duchesse Térésa, don Alexandre. Dieu nous commande le pardon, j'ai pardonné. Vous n'avez rien à craindre de moi. Pour sauver Anita, la fille de Térésa de Balboa sera votre alliée.

Le duc était tombé à genoux devant la jeune fille et avait pris la main qu'elle lui tendait :

— Vous ! murmura-t-il d'une voix étranglée ! vous, la fille de Térésa !

— Oui, monsieur le duc, et je vous répète que j'ai tout oublié, tout pardonné, et que je ne vois en vous qu'un père malheureux, dont je veux sauver la fille.

Le duc s'était incliné jusqu'à terre sous ces paroles angéliques. On eût dit qu'il priait devant l'image de la madone.

(A suivre)